

LES GONDOLES À DISNEYLAND – UN MONDE HYPNOTISÉ PAR LES IMAGES

L'éloignement des étoiles a fait baisser les têtes.

Henri Michaux, *Déplacements déagements*

Vincent Teixeira*

Si notre monde, qu'il soit qualifié de moderne, surmoderne ou postmoderne, devient de plus en plus inhabitable, c'est essentiellement en raison de la domination et des dégâts engendrés par la « religion du progrès » d'un *capitalisme* désormais à *l'agonie*. Système qui a installé une hégémonie grandissante et de plus en plus incontrôlable de la technologie, à l'image de cet homme empêtré dans les rouages de la machine que montrait déjà Charlie Chaplin dans *Modern Times*. Dans ce contexte d'une civilisation vacillante, marquée par une crise de la Terre, des crises politiques, économiques et sociales, d'une ampleur inédite, car mondiale, mais aussi une crise de l'esprit, tous « nos désastres utilitaires », selon une expression de Georges Bataille, semblent sacrifier la lucidité à l'ivresse de paradis de pacotille. Tout étant catastrophiquement lié, dans le domaine de la consommation culturelle, outre la faillite du langage, galvaudé en *novlangue* et gazouillis à la mode, le gavage d'informations, l'obsession numérique (chiffrée), la passion fébrile du commentaire ou la prédominance d'idoles spectrales, le plus spectaculaire des désastres de notre

* Ce texte constitue un chapitre remanié de *Shakespeare et les boys band – culture jetable et marchandisation hédoniste*, éditions Kimé, collection Détours littéraires, Paris, 2014.

hédonisme marchand est sans doute l’envahissement du monde par les images, qui n’est pas non plus sans effets néfastes sur les esprits.

Anecdote symptomatique : à l’université, dans un cours de français sur le thème du voyage, l’ensemble d’une classe d’étudiants japonais ne parvenait pas à visualiser une gondole de Venise, même après explication du terme, description de l’objet, et alors même que le mot se dit pareillement en japonais (*gondola*). Après quoi, ils étaient ahuris que leur professeur (en l’occurrence moi-même) ne fût jamais allé (qu’on m’en préserve) à Disneyland. Ce triste constat met moins en cause l’université elle-même (malgré un système défaillant, de plus en plus voué aux seuls critères économiques, « enseignement de l’ignorance » lui-même en voie de disneylandisation, qui n’a plus grand rapport avec la devise révolue d’*Alma Mater Studiorum*), que la saturation d’images et d’informations qui, à la fin, rend aveugle, sourd et « bête comme un âne » – surtout quand elles sont noyées dans l’info-spectacle (*infotainment*) à la mode. Car en réalité, ces jeunes étudiants avaient probablement déjà croisé des images de Venise avec gondoles, que ce soit à la télévision, dans des films ou des magazines (surtout dans un pays aussi modernisé, hypermédiatisé et envahi d’images comme l’est le Japon) ; mais la réalité singulière, unique au monde, de ce bateau, indissociable de cette ville, ne les avait pas marqués et rien ne s’était fixé en eux, comme s’ils ne voyaient plus.

Effet même de cette censure par l’excès, de ce *trop de réalité*, qui fabrique des êtres saturés, obtus, passifs, éteints, à la curiosité émoussée, en proie à un zapping cérébral, les yeux rivés sur leurs écrans, face à un défilement incessant d’images, duquel rien ou presque ne reste – le *trop de réalité* n’étant finalement

qu'un *peu de réalité*. Le devenir-spectacle du monde, par l'hypnose de ses images déconnectées du vécu, entretient cette passivité du spectateur-consommateur. Et actuellement, cet « Extrême-Occident » qu'est le Japon est sans doute le pays du monde offrant le spectacle le plus accablant de tant d'automates (devenir de l'humanité ?), mi-clones mi-spectres, en permanence connectés et assujettis à leur écran portable, devenu une véritable greffe. Esclavage moderne dont les conséquences sur les consciences et les comportements somnambules sautent aux yeux : individus comme anesthésiés, enfermés dans un narcissisme nihiliste, englués dans le non-lieu de leur individualité solitaire et entoîlés par le cyberspace, connectés en permanence mais symboliquement et sensiblement déconnectés de leur environnement, têtes baissées, ne voyant plus rien autour d'eux, en proie à une indifférence proche de l'engourdissement. Ainsi, la société japonaise semble en train de perdre ses principes ancestraux de politesse et d'attention aux autres ; sans parler de la faillite de la lecture et de celle de l'imaginaire, écrasé, étouffé, par le déferlement à outrance d'images virtuelles. Saturation déplorée par le réalisateur de films d'animation Hayao Miyazaki lui-même, en raison du formatage des esprits et de la fuite dépolitisée dans le fugitif qu'elle induit. Avec pour effets un abandon de toute attitude critique chez ces jeunes Japonais, enivrés de jeux (vidéo) et d'une avidité immodérée pour tous les nouveaux produits, une détérioration du plus élémentaire *principe de réalité*. Loin de cet abrutissement audiovisuel, dont ils sont en fait les victimes gâtées et apathiques, le sens politique ne commence-t-il pas justement dans le fait de regarder autour de soi, du plus près au plus loin, vers cette ligne d'horizon qu'évoquait Gilles Deleuze, en songeant précisément aux peintres zen ?

Nous vivons aujourd'hui dans cette hypertrophie du voir, qui nous empêche de voir, un éblouissement permanent d'images qui aveugle, car, comme on le sait bien, trop de lumière(s) aveugle. Comme des papillons de nuit, nous sommes attirés et fascinés (au sens étymologique « charmés », « ensorcelés ») par cette profusion de lumières. Mais ce flot si généreusement répandu d'images et de *lumières* ne rend pas les hommes plus éclairés, puisqu'il efface toute perspective d'ombre et d'envers du décor, sans laquelle il n'est point de regard, c'est-à-dire de représentation mentale, ni d'étonnement sur le monde et son étrangeté, aussi inquiétante que fascinante. À l'instar des bavardages assourdissants qui ne moulinent que du vent, paralysent la pensée et font oublier les ressorts obscurs du silence et du secret, on oublie cet avertissement énoncé par René Char dans ses *Feuillets d'Hypnos*, selon lequel « si l'homme parfois ne fermait pas *souverainement* les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé. » Mais au lieu de cela, de même qu'un gazouillis envahissant et insignifiant corrompt à la fois le langage et la pensée, on se noie dans un capharnaüm d'images réifiées, dévitalisées, où l'accessoire asphyxie l'essentiel et alimente toutes les entreprises de crétinisation. D'où dans le Japon moderne, une des régions les plus éclairées de la planète, l'effacement de ce jeu si oriental du clair-obscur, la dissipation de cette ombre dont Tanizaki fit l'éloge, en célébrant ses lueurs fuyantes et effets esthétiques ; mais dans son livre, Tanizaki contresignait dès 1933 un adieu au Japon ancien. D'où aussi ces regards brouillés, inondés d'images, mais myopes, sans perspectives lointaines, comme dissous par le pouvoir de manipulation des images. Et ceux qui se réclament de ce déluge visuel, sans remarquer qu'il empêche d'apercevoir ce qui n'est pas montré, feraient bien de s'interroger sur les pouvoirs de ce « stupéfiant-image » que célébrait le surréalisme, précisément pour ses ca-

pacités à faire voir *au-delà*. Car la véritable « vision est l'art de voir les choses invisibles » (Jonathan Swift), de s'extasier de révélations et éblouissements, et non d'être hypnotisé par le zoom ou le zapping des apparences. Il y a un siècle à peine, sans toutes nos technologies modernes d'information ni cette diffusion profuse de « culture », pour voir le monde, les gens n'avaient que les illustrés à disposition, ces livres d'images qui firent tant rêver un Rimbaud – et l'on sait l'usage, dans sa poésie comme dans sa vie, que le plus sauvage de nos poètes en fit ; de même que s'il fit voler en éclats la bibliothèque, au moins il l'avait auparavant dévorée. Au moins, lui et ses contemporains avaient des yeux pour voir, et pour imaginer, rêver.

Sans ce socle de réalité, nul imaginaire, et l'on peut douter de ce que voient véritablement les foules de touristes à Venise ou ailleurs, si l'on n'a pas, préalablement au voyage, tel Proust, rêver de la ville et si le voyage réel ne se double pas d'un *voyage intérieur*. Mais tout le tourisme culturel qu'on nous aménage, parallèlement aux « autoroutes de l'information », n'est qu'un vaste assemblage de circuits organisés, entreprise de normalisation et neutralisation de cultures en vitrines, gâtées par le commerce et la muséification des lieux historiques. Cette homogénéisation et mise en spectacle du monde contemporain, selon le principe de l'illusion manufacturée d'Hollywood, qui vend des images toutes faites, formatées, cette exaltation du virtuel entraînent, elles aussi, un grave déficit des ressorts de l'imagination et travaillent sournoisement à une déculturation, faillite de tous les horizons infinis de l'imaginaire, poétique, plastique ou verbal – que déplore aussi Annie Le Brun : « Le fait est pourtant qu'entre l'assurance et le doute, entre l'évidence et l'indéterminé, entre la proie et l'ombre, cette civilisation a choisi, travaillant à une intimidation sans

précédent de la parole par l'image, qui détériore l'image et la parole et, avec elles, notre pouvoir de représenter. De sorte que, sans bien nous en apercevoir, nous avons peu à peu pris goût à la plus suspecte plénitude visuelle. Et cette assuétude à nous laisser envahir par le spectaculaire est en train de nous rendre myopes.¹ » On ne saurait mieux dire.

Aujourd'hui, on peut certes se contenter des gondoles à Las Vegas ou à Disneyland, de tous ces artefacts, copies, *territoires du rien* ou *non-lieux* de la modernité : espaces interchangeables, inhabités et uniformes, du monde moderne, qu'a décrits Marc Augé² et avec lesquels les relations ne sont quasiment plus que de consommation. Un monde de plus en plus kitsch et artificiel. Qu'il faille désormais en passer par tous ces *non-lieux*, qu'on nous installe et qu'on nous vend un peu partout, de l'introuvable « village planétaire » à « la ville globale », est un symptôme supplémentaire de cette uniformisation marchande du monde et de son enlaidissement, qui va de pair avec son abêtissement. Existe-t-il encore de ces voyageurs qui ne savent où ils vont ? ou qui partent sans être sûrs d'arriver ? Avec l'accroissement fulgurant de la vitesse des moyens de transport, les voyages sont devenus déréalisés, comme des transports immobiles au sein d'une simultanéité globale ; et de fait, plus on voyage rapidement, moins on se déplace. Certes, les distances mesurables semblent réduites, et pourtant, outre ces mesures, demeurent d'autres distances, plus énigmatiques : entre les êtres, entre soi et les horizons inaperçus de notre *lointain intérieur*, entre ce qui sépare la conscience humaine et le monde, comme le dit Rilke

¹. Annie Le Brun, *Appel d'air*, Verdier poche, 2011, p. 33.

². Voir Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil, 1992.

dans un de ses *Sonnets à Orphée* : « Entre les étoiles, que de distance ; et pourtant que de distance bien plus encore on trouve ici-bas. » En tout cas l'industrie du tourisme se fait fort de saper ces distances, mais aussi toute pensée nomade ou voyage *outlandish*, sur des chemins tortueux ou inconnus. Elle recouvre peu à peu *l'esprit des lieux* et tend à faire disparaître tout authentique *usage du monde*, en nourrissant l'illusion de le voir, vendu comme un vaste patchwork de stéréotypes, qui réduit le voyage de découverte à un immense commerce de tours, organisés, pré-vus.

Si bien qu'« on fait des tours », on tourne (en rond ?), l'œil toujours sur ses écrans, en proie à cette fureur photographique, aggravée par le numérique, l'impérieuse fabrique des souvenirs (de vacances)³. Là encore, fabrique d'images, dont il suffit d'aller dans n'importe quel haut lieu du tourisme mondial ou grand musée pour mesurer l'affligeante misère, à la vue de tant de foules circulant sans rien voir, prenant des photos de tableaux sans les regarder, se contentant même parfois des seules notices. Étrange libération que celle de ces troupeaux agglutinés, tournant un peu partout dans le monde, photographiant et reproduisant les mêmes gestes automatiques, sur les mêmes chemins balisés. Dans un contexte de numérisation généralisée, ce nouveau mode de déambulation homogène et d'utilisation automatique des nouvelles technologies n'est qu'un exemple des nombreux automatismes, biologiques, technologiques ou psychiques, qui ont envahi nos sociétés, et contribuent à fabriquer les corps-machines d'un moderne théâtre de marionnettes, signe d'une véritable mutation neuro-biologique en cours. Ainsi, « au lieu de laisser

³. Voir Marc Augé, *L'Impossible voyage. Le tourisme et ses images*, Payot & Rivages, 1997.

entrer le monde dans sa tête », l'humanité se livre frénétiquement à cette passion dévorante de la photographie, dont Thomas Bernhard, bien avant l'ère du numérique, raillait la monstrosité et la puissance d'abêtissement dans *Extinction* (y aurait-il un lien avec cette omniprésence du virtuel ?) : « Photographier est une manie ignoble qui atteint peu à peu l'humanité entière, parce qu'elle n'est pas seulement amoureuse de la déformation et de la perversité, mais qu'elle en est entichée et qu'en vérité, à force de photographier, elle prend à la longue le monde déformé et pervers pour le seul véritable. [...] La photographie est le plus grand malheur du XXe siècle.⁴ »

Ironie du sort, le divorce de la symbiose entre l'homme et le monde étant prononcé, nos liens sensibles, comme une « amicalité au monde », perdus, tout au moins abîmés, cette surabondance d'images participe en fait d'une déréalisation du monde, tels ces paradis de pacotille fabriqués sur le modèle de Disneyland, véritable « bétonisation du merveilleux⁵ », selon l'expression d'Annie Le Brun. Disney dont le succès, tout autant que d'autres terribles catastrophes, fait d'ailleurs des ravages au Japon – où le consumérisme le plus infantile et mimétique qui soit constitue, il est vrai, un terrain particulièrement propice à cette infantilisation (disneylandisation) accrue des esprits. Mais dans un monde cynique et désenchanté, gouverné par le marché, l'illusion édulcorante semble opérer planétairement, propageant ses enchantements de béatitude, ou plutôt enchaînements de bêtise satisfaite, qu'Annie Le Brun qualifie de véritable « *totalitarisme de l'inconsistance*⁶ ». Entreprise illusionniste de la distraction et de

⁴. Thomas Bernhard, *Extinction* (1986), trad. Gilberte Lambrichs, Gallimard, L'Imaginaire, 2009, p. 27–28.

⁵. Annie Le Brun, *Du trop de réalité*, Gallimard, folio essais, 2004, p. 281.

⁶. *Ibid.*, p. 127.

« l'hyperfestif » (cet *homo festivus* vilipendé par Philippe Muray), cette servilité festive, érigée en style de vie, n'est pas sans rappeler certaine « culture rayonnante de bonheur » valorisée par les idéologies totalitaires du siècle passé. Mais l'irrationalité du fascisme, dont les germes sont toujours à vif, ne serait-elle pas l'envers de la rationalité instrumentale moderne ? C'est le règne du divertissement sans ombre et sans tragique, sans négatif, sans altérité, codifié, uniformisé, d'une culture dévoyée qui éradique autant la pensée, le sens, que la sensibilité, la capacité à l'infini, l'imagination, le merveilleux. Perte du pouvoir d'émerveillement devant la vie et le monde que pleurait déjà Pasolini, insurgé contre ce nouveau fascisme du totalitarisme et hédonisme marchand, parlant en 1975 de la « disparition des lucioles »⁷. Image, et réalité, des effets désastreux du mercantilisme à outrance, cette disparition aura mené, en Italie, jusqu'au cynisme de ce clown pathétique que fut Berlusconi, allégorie dégénérée du pouvoir de l'argent, de l'information, de la consommation, du divertissement et de l'imbécillité heureuse.

Dans cette *ère du vide*, il n'est pas jusqu'aux corps qui ne soient emportés dans la spirale vertigineuse de la marchandisation industrielle et dénaturation du monde. Toute une *philosophie de l'argent*, dont Georg Simmel montrait dès 1900 qu'elle transformait en profondeur les relations humaines, s'est considérablement durcie depuis et a tout envahi. Et Pasolini se sera également dressé contre cet embrigadement et cette dégradation esthétique des corps, pris dans le circuit des échanges qui les réduisent à n'être que des simulacres,

⁷. Voir Jean-Paul Curnier, *À vif. Artaud, Nietzsche, Bataille, Sade, Klossowski, Pasolini*, Éditions Lignes, 2006, p. 103–124. Voir aussi Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Éditions de Minuit, 2009.

cette *monnaie vivante* dont parlait Pierre Klossowski. De fait, l'exaltation lyrique de la liberté sauvage de ces *corps perdus* dans *La Trilogie de la vie* (1971-1974) s'abîme dans le cauchemar de *Salò ou les 120 Journées de Sodome* (1976), monstrueuse allégorie de leur réification marchande, de l'horreur sacrée de ces corps-objets, tableau paroxystique d'une dégradation de la société de consommation, que Marco Ferreri avait déjà exhibée, quelques années plus tôt, dans *La Grande bouffe* (1973). Et naturellement ce commerce de simulacres et de corps réifiés, qui tend à encercler et domestiquer la vie affective, passe aussi par la fabrication d'images, de celles qui charment et fascinent. En premier lieu celles du cinéma et de toute *la société du spectacle*, dont les dispositifs techno-culturels, selon Serge Margel, l'apparentent en fait à une *société du spectral*. L'ensorcellement opère en effet par la mise en scène et l'exhibition de corps de stars ou *sex machine*, corps-machines (dont participent aussi la culture des héros et la sublimation des athlètes sportifs), qui influencent et manipulent nos affects, nos phantasmes, nos désirs, inventant une mythologisation à la manière d'un nouveau théâtre de marionnettes. De fait, se déploie là aussi une hypnotisation et « une économie de la censure », parce que ces figures du glamour, à l'image de Marlene Dietrich ou de la *Material Girl* de Madonna, ne sont en réalité que des *spectres*, de sublimes mirages, la mise en scène transcendante d'une illusion, celle du « corps de star » façonné par une machinerie industrielle et commerciale : « cette image transcendante du glamour, écrit Serge Margel, reprenant des propos de Josef von Sternberg, l'inventeur de Marlene Dietrich, n'est rien de plus qu'une promesse, ni vraie ni fausse – une promesse qui ne promet rien d'autre, ni ne fait rien de plus, que de ne pas donner ce qu'elle promet. » Et Serge Margel ajoute : « la souveraineté d'une société du spectacle, c'est le pouvoir de contrôler les corps

par des spectres, des automates, des marionnettes, des stars⁸ », souveraineté de la *culture de masse*, qui participe à la fois du biopouvoir de la société de contrôle et de l'envoûtement de la société du spectacle.

C'est le pouvoir d'un corps-machine, industrialisé et indexé au pouvoir des images, la mise en scène d'une mystification et d'un fétichisme de tout, car le cinéma, tout en possédant les corps et hypnotisant les spectateurs, utilise les phantasmes comme des fétiches. Il contribue, comme le spectacle en général, à une exacerbation et une forme supérieure du fétichisme de la marchandise. On n'est plus dans la pureté archaïque et sublimée des corps innocents et libres de Pasolini, ni dans les potentialités imaginaires du *corps utopique*, « en communication avec des pouvoirs secrets et des forces invisibles », rêvé par Foucault, mais face à un corps fabriqué, contrôlé, réifié, dématérialisé, celui de l'idéologie glamour de la modernité marchande. Glorifié par les médias et l'industrie du cinéma, ce langage des corps pétrifiés, présentés comme des légendes vivantes, est ancré dans cette idéologisation avilissante visant à les conformer à la consommation, au système commercial-culturel. Accordé aux normes et lois du marché, ce corps spectral, déréalisé, est aussi un des symptômes du mensonge de l'hypersexualisation de la société, et de sa prétendue libération, fardée d'un maquillage festif et hédoniste de masse. Mais ce libéralisme sans entrave, cette pseudo-jouissance, une des stratégies de séduction du capitalisme, ne masque guère son individualisme forcené et la réalité d'une misère affective et sexuelle – celle de nos années de « porno-chic » ou « libéral-libertinage », épinglé par

⁸. Serge Margel, *La Société du spectral*, Nouvelles Éditions Lignes, 2012, p. 32 et p. 54. Voir aussi Daniel Bensaïd, *Le Spectacle, stade ultime du fétichisme de la marchandise. Marx, Marcuse, Debord, Lefebvre, Baudrillard...*, Éditions Lignes, 2011.

Gilles Châtelet. Hédonisme que d'aucuns ont la légèreté, déclinée en manifestes, axiomes grotesques ou antagonismes angéliques, de qualifier de « so-laire », selon une idée de l'érotisme immaculée, sans mystère ni bizarre, mais aussi sans joie ni rêve.

Ce commerce nivelé, qui paradoxalement entraîne une dématérialisation, se lit aussi ouvertement dans la littérature, où abondent des textes sans *extraits du corps*, un langage désincarné qui se gonfle de mots et oublie la peau. Ou bien, quand elle est estampillée « érotique », règne alors le plus souvent un misérable et plat « sexe-réalisme », réduit à la mécanique organique la plus crue, qui a déserté tous les vertiges de la passion et l'obscurité du désir, tout le trouble imaginaire et l'exaltation de l'infini, ancrés dans le tragique de notre mortalité, l'infracassable noyau de nuit qui hante obscurément l'érotisme, « la merveille aveuglante », comme le qualifiait Bataille. On assiste là aussi à la même pétrification socialisée et à un anéantissement du rêve. Et parmi les rêves glorieux qui eurent, avant leur déclin, un immense retentissement, au niveau mondial, dans la vie comme au cinéma, si l'on peut dire, il y a belle lurette que le rêve américain a perdu de son aura, jusque dans l'Amérique elle-même, où le fossé des inégalités ne cesse de se creuser (« les 99% contre le 1% » qui détient les richesses du pays) et les illusions décroître, à l'image de la faillite de Détroit, ancien fleuron d'un capitalisme industriel dévasté – même si sur ces ruines, certains osent croire à l'émergence d'un nouveau modèle de société, d'après le néolibéralisme et la consommation de masse. Mais, faute d'une refonte entière des paradigmes de ce monde, même aux abois, la majorité des esprits ne demeurent-ils pas infectés par le mode de pensée, et donc le mode de vie, d'un système qui, naguère, leur apporta (illusion de) prospérité

et fierté ? d'autant que la situation de crise est une nouvelle aubaine pour les gestionnaires de la domination, la bureaucratie des technocrates et experts du marché s'ingéniant à gérer les catastrophes, en les exploitant comme de nouvelles opportunités de croissance, relance de la production et profits.

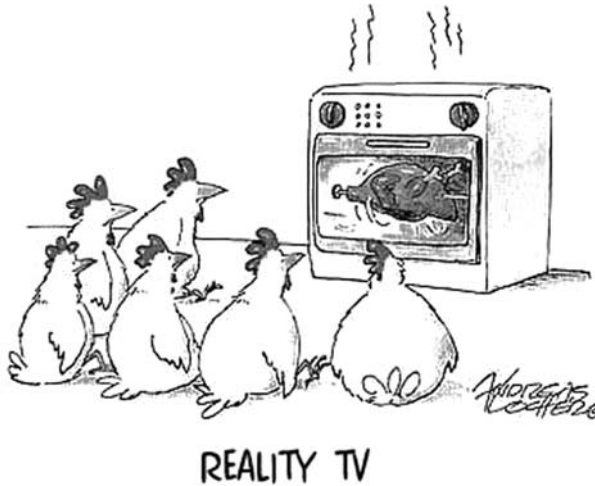
À la fin, comme le disait symboliquement un des personnages du film d'Alain Resnais, *Mon oncle d'Amérique* (1980), « l'Amérique, ça n'existe pas. Je le sais, j'y suis allé ». Triste constat illustré par le destin brisé des personnages de *Last Exit to Brooklyn*, détruits par leurs propres chimères, et auquel aura répondu, cinématographiquement et musicalement, le *Mystery Train* (1989) de Jim Jarmusch, dans lequel un couple nostalgique et perdu de jeunes Japonais (serait-ce un hasard ?) découvre avec amertume à quelles reliques embaumées se trouvent réduits leurs rêves les plus chers... Mais le cinéma, un temps étranglé par « la chasse aux sorcières », avait déjà décrit cette décrépitude et ce crépuscule, que ce soit à travers la tragique parabole de sa propre décadence, dans *Sunset Blvd.* (1950) de Billy Wilder, la fin d'un âge d'or et du mythe du cowboy dans *The Misfits* (1961) de John Huston, ou l'opéra funèbre de Sergio Leone, *Once Upon a Time in the West* (1968). Mais surtout, alors même que le *Flower Power* et la contre-culture de l'Amérique libertaire étaient à leur apogée, faisant miroiter d'autres possibles, dans une série de films, devenus cultes, symptomatiques. Et il n'est sans doute pas anodin que *Easy Rider* (Dennis Hopper), *Midnight cowboy* (John Schlesinger), *The Arrangement* (Elian Kazan) ou *The Wild Bunch* (Sam Peckinpah) sortirent tous en 1969, la même année que la sinistre tuerie de Cielo Drive, commanditée par l'ange noir Charles Manson, dont le nom sera plus tard accouplé à une autre icône de Hollywood par le chanteur Marilyn Manson. Ces films signaient tous la fin d'une

époque et d'un autre rêve américain, qu'il s'agisse de la balade funèbre décrivant la recherche d'une liberté illusoire dans un monde d'aliénations, traversée d'une Amérique conservatrice et anxiogène, de la fable cynique et triste des désillusions, de la peinture désenchantée d'une société corrompue par l'argent, la consommation, la compétitivité et le succès, ou de la parabole d'une violence nihiliste et sans avenir. Autant d'hymnes à des rêves de liberté obstrués et autant de cruels échecs.

Depuis déjà des décennies, le consumérisme a atteint ses limites, avec l'épuisement de l'*american way of life*, même si les tenants du libéralisme et de la croissance s'accrochent désespérément à leurs bouées. Un déclin des rêves passés et un épuisement que contresignent aussi l'impuissance et le désarroi du vieux shérif de *No Country for Old Men* (2007), « la langue coupée » par la violence folle et la perte de tous les idéaux, au point qu'il ne peut plus vivre dans ce monde... Après la dérive des rêves les plus fous pris à leur propre piège, la tentation de nouvelles mythologies semble désormais perdue, comme si les désirs de désamarrage, au sens des « péninsules démarrées » de Rimbaud, étaient désormais enchaînés aux contraintes et codes dominants. Au final, qu'il s'agisse des idoles de la musique ou du cinéma, sous le règne de la domination marchande, même formatage spectaculaire et même processus d'irréalisme virtuel à l'œuvre chez Disney, qui détruit l'imaginaire et le merveilleux, comme à Hollywood, qui détruit le mystère, les corps et l'érotisme. Ainsi, pour le plus grand bonheur des commerçants et pour « le plus grand triomphe de l'insignifiance : voici venu le temps des idées sans corps et des corps sans idée.⁹ » Vers quel effacement des êtres courons-nous, quand on

⁹. Annie Le Brun, *Du trop de réalité*, *op. cit.*, p. 204. Sur l'épuisement du sens de la vie et

voit que sont ainsi façonnés et mutilés tous les arcanes de la vie intérieure, notre indécidable partage entre visible et invisible, les données inconnues de nos facultés et désirs inassouvis, les chimères du rêve, « l'écume de l'infini », les possibilités d'*extase matérielle* ?



les leurres de l'idéologie libertaire, voir Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (1979), trad. Michel Landa, Flammarion, Champs essais, 2008. Et aussi, parmi les critiques les plus pertinentes des liens entre libéralisme sans contrainte et égotisme libertaire : Michel Clouscard, *Le Capitalisme de la séduction – critique de la social-démocratie libertaire*, éditions Delga, 2009 ; Dany-Robert Dufour, *Le Divin Marché*, Denoël, 2007, *La Cité perverse*, Denoël, 2009.